

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Un si grand silence, récit (2018)

La Monnaie des jours (2019)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Veille le silence

Editions Saint-Germain-des-Prés, 1984

Miroir d'ombres

(illustrations de Renaud Allirand, 2000)

Traces

(illustrations de Renaud Allirand, 2013)

Frontières de sable

(encres de Renaud Allirand,
préface de Bernard Sesé)

Editions La Tête à l'envers, 2013

Feux nomades

(encres de Renaud Allirand)

Editions La Tête à l'envers, 2015

Neiges

(revue numérique *Ce qui reste*, 2017)

Lumières d'avril

(revue numérique *Terre à ciel*, 2017)

La Nuit réconciliée

(gravures de Renaud Allirand,
préface de Gérard Bocholier)

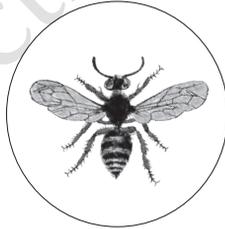
Editions La Tête à l'envers, 2018

Brèches

Editions L'Ail des Ours, 2020

JACQUES ROBINET

NOTES
DE L'HEURE OFFERTE



La Coopérative

reproduction interdite

© Editions de la Coopérative, 2022

ISBN : 979-10-95066-44-6

www.editionsdelacooperative.com

Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

NOTES
DE L'HEURE OFFERTE

(2019)

*Seule compte l'heure offerte qui vient
à ma rencontre et cette branche qui
tremble encore d'un oiseau envolé.*

(Août)

JANVIER

Funérailles de François dans la cathédrale russe glaciale. Une assemblée importante et très émue accueille le cercueil, dont on retire aussitôt le couvercle. Ainsi, à visage découvert, la dépouille assiste au centre de la nef au long office orthodoxe composé de lectures et prières, chantées de bout en bout sur la même phrase mélodique, d'une grande simplicité, envoûtante de profondeur. Une extrême douceur se dégage de ces litanies insistantes. Le temps s'étire et s'allège à la fois ; on finit par oublier le froid qui monte du dallage et s'empare de tout le corps. A la fin, chacun fait la queue pour embrasser le front du mort. Sentiment indicible que sa présence flottait autour de nous, très attentive. Rien à voir avec cette statue de marbre gisant à nos côtés. On nous a distribué un très beau texte de lui, intitulé : « Le bonheur d'aimer Dieu », qui semble vouloir résumer l'essentiel de sa théologie et de sa foi. Il en jaillit un hymne d'amour éperdu envers un Dieu qui n'est qu'Amour offert, depuis la création du monde, sans repentance ni violence. Il cite François Varillon : « Aimer, c'est vouloir être par l'autre et pour l'autre... Le plus aimant est donc le plus pauvre. L'infiniment aimant – Dieu – est infiniment pauvre... Le plus aimant est donc le plus dépendant. L'infiniment aimant – Dieu – est infiniment dépendant... son amour n'est amour que dans l'acte où il nie sa supériorité et se fait l'égal de l'aimé. Le plus aimant est donc

le plus humble. L'infiniment aimant – Dieu – est infiniment humble. » Ces syllogismes mystiques nourrissaient la vie de François. Il n'était qu'ouverture à cet Amour qui quémante celui de sa créature. Sa joie était d'y répondre, sans réticences, comme un enfant émerveillé de la joie qu'il reçoit et de celle qu'il donne. Beaucoup repensé à la phrase de l'Apocalypse qui m'accompagne depuis si longtemps : « Je suis à la porte et je frappe... » François avait entendu et ouvert.

Tourne et retourne les pages d'un livre bien mal écrit. Il s'agit bien sûr de celui de ma vie. Je ne peux le refaire et dois l'accepter tel qu'il est sans trop en rougir. Ce n'est pas facile ! Je m'étonne cependant de découvrir la trace de Dieu dans ce brouillon confus. C'est vrai qu'Il écrit droit avec des courbes. Où je ne vois que désordre, se déroule le fil rouge de Sa grâce qui contourne les abîmes.

Trêve de bavardage. Il y a des jours, comme aujourd'hui, où tout sonne faux. La plume, bien entraînée, court toute seule. Peu important les obstacles ou la chute du cavalier, elle continue sur sa lancée tant que la terre soutient son galop. Je la laisse à sa folie. Il est peut-être temps de s'asseoir sur le bord de la piste, et de se taire enfin.

Un si grand silence m'apporte d'étranges surprises. Ce livre, qui fait si peu de bruit, atteint par des voies improbables des compagnons de vie perdus depuis très longtemps. Ainsi Patrice R., qui fut si proche de moi quand j'étais vicaire à Saint-Augustin, m'écrit de sa Trappe de Tamié, dans la Tarentaise, pour me dire qu'il ne m'a pas oublié et m'apprendre qu'il est moine depuis quarante ans ! Il m'arrivait parfois de penser à lui, désespérant de le joindre, ignorant même s'il était encore de ce monde, et voici que, par le truchement de ce livre, il m'est rendu et, avec lui, tous les souvenirs de cette époque difficile où sa présence me soutenait.

Autre retour : une ancienne patiente qui, il y a à peu près trente ans, avait brusquement arrêté son analyse. Très émue par mon livre, elle demande à me revoir. Elle me dit son regret de n'avoir pas pu lire ce témoignage de ma vie autrefois, certaine que cela lui aurait permis de continuer son travail et de se libérer de ses entraves. Je m'étonne que ce livre ne choque personne, ce que je redoutais, mais semble avoir plutôt un effet libérateur. Nous convenons de nous revoir pour déblayer le terrain !

FÉVRIER

Affligé de ce filet d'eau saumâtre à quoi se résume ma poésie. Me relire me consterne. Plaintes et abus de sauce « spirituelle » rendent la potion indigeste. Lourdeur de ce « poétique » prisonnier de ses ornières. Les mêmes thèmes reviennent de façon obsessionnelle. Je m'enlise et désespère d'en sortir... Il m'aura fallu beaucoup de temps pour distinguer la poésie de ses simulacres. Les vrais poèmes sont très rares et sont le plus souvent donnés. Tout le reste est labeur sans grâce. Que retenir de tout cela ? Il faut élaguer avec férocité.

Bronchite : journées de réclusion dans cet appartement qui est comme un promontoire au-dessus de la ville. Avec l'âge, l'isolement me fait de moins en moins peur. J'aime jusqu'à ce malaise du corps qui exige d'être ménagé et préservé des miasmes de l'extérieur. Les miens suffisent à mon bonheur !

Le grand âge, au risque de rabâcher j'en perçois mieux heurs et malheurs. Le plus grand bienfait provient du repli du désir. Finies les obsessions aliénantes, les fuites vers des aventures improbables ou sans lendemain, finie la tyrannie de la chair.

Etre délivré de tout cela ressemble à une levée d'écluse. D'autres bonheurs deviennent accessibles qui échappent au tourner en rond d'une cour de prison. La hâte également s'apaise, malgré la vitesse qui accompagne la fuite des jours. Que faut-il en attendre ? Rien de bien nouveau. Les seules surprises proviennent du dérèglement des organes. On va de médecin en hôpital comme la ménagère fait son marché. Et malgré tout cela, le vrai bonheur n'est pas loin. Il repose pour moi sur la présence de Renaud. Je ne peux imaginer ce que serait ma vie sans lui. Il suffit qu'il soit là pour que la houle se calme et que la navigation se poursuive.

L'autre côté de la médaille, parvenu à ce moment de la vie, c'est l'insistance des regrets. Impossible de s'affranchir tout à fait du passé qui nous habite. Trop d'images voltigent d'une aile grise. Un poète comme Cavafy n'est pas épargné par ces atteintes mélancoliques. Il a beau s'en défendre grâce à la rigueur de son style, les mots remplacent mal la jouissance des corps. On parvient cependant, tant bien que mal, à créer un univers langagier où déambuler sans danger. Le plus difficile est de congédier le comptable honteux et grippe-sou qui ne cesse, dans son coin, de faire le bilan des pertes et des gains. Vu sous cet angle, les comptes sont vite faits et le désespoir s'invite à souper. Tant d'occasions manquées, de rencontres annulées, si nous avions su !... Mais justement, on ne savait rien, on marchait en aveugle. Le plus surprenant, c'est que le hasard nous ait parfois souri, et que nous ayons su le saisir sans le laisser passer. C'est sur ces réussites qu'il faut s'appesantir pour que le plateau de la balance s'inverse. Qu'est-ce qu'une vie d'homme ? La loterie s'installe dès la naissance. Au jeu de la roulette, certains sont plus audacieux : joueurs intrépides, riches un jour, démunis le lendemain. Si j'avais su... Là est le poison tenace. Ferme-lui ta porte. Ouvre les fenêtres. Seul importe le « bel aujourd'hui ».

Le plus précieux, c'est cette possibilité qui nous est encore offerte de refuser ou d'accueillir la lumière à chaque matin nouveau.

J'ai écrit ces lignes en flânant, pour me rassurer peut-être du grand silence régnant en cette fin de journée. J'ai vu s'éteindre la lumière sur les toits de Paris : une apothéose flamboyante dévorée par la nuit. Ainsi, braises d'un instant, le mystère de nos vies.

Il est vrai qu'il y a peu de différence entre l'enfant qui poussait son voilier sur le bassin des Tuileries et le vieillard qui guide son poème, malgré les vents contraires, vers une destination inconnue. Cette image du bassin des Tuileries, si récurrente dans ma pensée, m'amuse – m'étonne. Elle va de pair avec celle du manège du Champ-de-Mars. Dans les deux cas, me voici en possession d'un bâton ou d'une gaule pour parvenir à un but précis : enfiler des anneaux ou redresser l'esquif prêt à sombrer. La puissance phallique qu'ils me confèrent me fait sourire, évidemment. Que maintient le désir d'écrire à travers tant d'embûches et d'échecs ? La démesure enfantine qui trépigne de ne pas pouvoir soumettre le monde à ses caprices. Mais penser vaincre la langue est d'une immense naïveté. Les mots sont des serpents retors qui sifflent et grincent à chaque ligne. C'est le lieu de tous les dangers, de toutes les déconvenues. Ce qui est donné l'est par miracle, comme souvent en amour. Tout le reste n'est que simulacre. Vient le moment où les tréteaux s'effondrent, où le spectacle s'achève sous les sifflets. J'avais renoncé autrefois à cet épuisant parcours ; pourquoi ai-je repris les armes il y a sept ans ? Peut-être parce que la route était sur le point de s'achever et que je n'avais plus grand-chose à perdre. A l'heure où le désir charnel sombrait, l'écriture a pris le relais, avec moins de dangers toutefois !

Il y a aussi le plaisir d'inviter à sa table toutes ces voix qui s'adressent à vous, à travers leurs livres, mais qui n'auraient jamais songé à s'inquiéter de vous dans la réalité. Ecrire pour s'ouvrir au partage ; lire pour s'introduire dans le cabinet privé où chacun se croit seul. Ces échanges suppléent admirablement à ceux que le monde peut nous offrir. Il suffit de s'installer en bout de table et d'écouter les voix qui bourdonnent autour de vous. L'écriture est aussi une fête ! Si l'ennui s'en mêle, on peut vite l'écartier. Il est très facile de raccompagner un fâcheux à la porte. J'ai souvent laissé tomber un livre malgré tout le bien qu'on m'en disait. Chacun est libre de choisir ses convives. Mais certains ne l'entendent pas ainsi, qui s'échauffent et se fâchent quand on ne partage pas leur avis sur leur écrivain préféré. Lors, même les livres ne vous mettent pas à l'abri du présent qui fait retour en tempêtant. Pour s'apaiser, on rentre chez soi et on ouvre un ouvrage de son choix.

Pensé à ces prisonniers qui ont parfois survécu à l'horreur, parce qu'ils étaient capables de se réciter un poème aimé. On apprenait par cœur autrefois. Je me souviens de ces écrivains, plus âgés que moi, capables de réciter plusieurs poèmes à la suite. Leur mémoire était sans faille. Nous avons perdu un précieux recours contre le mal en croyant pouvoir nous reposer de tout savoir sur Google.

Long reportage à propos de fouilles archéologiques entreprises en Ethiopie sur des sites recouverts de stèles phalliques. Je passe sur la minutie de l'excavation, la lente progression des couches traversées avec précaution pour atteindre les premiers ossements humains. Les voici enfin, ces pauvres restes qui émergent de la glaise où ils se prolongeaient en paix depuis tant d'années. Combien ? Voilà tout le mystère que veulent lever ces questionneurs inlassables du passé. On fait des prélèvements pour des laboratoires lointains qui vont analyser l'ADN de ces débris.

Les archéologues se réjouissent des progrès scientifiques qui permettent de dater les sépultures. On assiste pendant plus d'une heure à une démonstration des instruments les plus variés pour toutes sortes d'investigations : du terrain, des origines de la pierre volcanique qui a fourni les stèles, des résistances des différentes strates qui séparent la surface des dépouilles, englouties en profondeur. Comment ne pas admirer ce perfectionnement de la technique, mais plus encore le désir mystérieux qui jette à genoux ces chercheurs sur des terres ingrates qu'ils passent au tamis avec une infinie patience ? Autour d'eux, silencieux et incrédules, les regards effarés des autochtones, invités à participer à ces violations des sépultures de leurs ancêtres. Inévitablement, la question se pose : à quoi bon tant d'efforts pour déranger quelques cadavres qui n'en demandaient pas tant ? Combien de centaines de milliards de corps gisent ainsi, enfouis sous l'enveloppe de notre planète, depuis que l'homme existe ? Même malaise ici ou ailleurs – je pense par exemple aux momies qu'on ne cesse de sortir des sables d'Egypte – à ces fémurs en ruine, ces crânes aux dents déchaussées, tous ces ricanements de la mort rendus à l'air libre... C'est vrai que l'on affine ainsi le savoir sur des civilisations oubliées. Curiosité qui s'efforce d'arracher son secret au silence des ossements. Tout cela, admirable, déconcertant de gratuité, inconscient de l'outrage, soumis à la loi du désir qui n'en finit pas de questionner ses origines. Pauvres morts ! Sottement, on s'afflige de déranger leur sommeil, alors que tout nous dit, et notre foi la première, qu'il ne s'agit là que d'écorces vides, signes dérisoires que quelqu'un autrefois a traversé ces lieux au cours d'un très rapide voyage. Sentiment de la vie fragile et fugace devant cette agitation de fourmis autour d'un tumulus envahi par la végétation. Demain, dans quelques mois, ce sera mon tour, après-demain, dans quelques années, quelqu'un auscultera ma mâchoire... Il y a de quoi choisir l'incinération, sans hésiter ! Où

êtes-vous, multitude innombrable qui, comme nous, avez aimé ce doux royaume si tôt abandonné ? Le temps, mis à mal par ces découvertes, grimace de tout l'émail de ses dents incorruptibles. Voyez, pauvres morts, rien n'a changé sous les étoiles, hormis la gloire du phallus devenue plus discrète aujourd'hui, malgré sa dictature sournoise. Tant de stèles arrogantes dressées sous le soleil rendaient hommage naïvement à votre désir de vivre et survivre. Il nous faut aujourd'hui des représentations plus perverses pour exciter notre libido. Les graffitis des toilettes publiques proclament honteusement ce que vous exhibiez en plein jour : la prédominance du sexe dans nos vies inconsistantes et menacées. Si nous avons perdu en simplicité, avons-nous gagné en sagesse ? On aimerait le croire, sans y croire.

Retour du soleil sur les rues humides après l'orage. L'asphalte argenté brille de mille feux. Le soleil rebondit sur le toit des voitures. Partout, une exaltation soudaine et joyeuse s'empare de la ville transfigurée. Des passants lèvent les yeux vers une échancrure du ciel d'où tombe un flot de lumière, s'arrêtent un instant, incrédules, avant de reprendre leur marche. Je regarde tout cela de ma fenêtre, saisi du bonheur d'être au monde en cet instant. Le temps de le noter, l'entracte se referme, la pluie reprend, mais cela a existé, telle une visitation.

J'écris pour soutenir mon désir comme un soldat tient son épée en déambulant à travers les cadavres d'une armée décimée. Etonné par cette force qui me redresse encore, quand se confirme de jour en jour ma déroute. L'âge s'avance au milieu de décombres, mais il y a encore ces jeux de lumière jamais lasse d'éblouir et, au plus profond de moi, ce filet de joie qui ne demande qu'à s'élargir.

Renaud, qui es-tu ? Il y a vingt-six ans, ta rencontre éblouie. Je ne savais rien de toi. Il n'y avait que ce visage d'ange délaissé,

ton regard d'enfant perdu, ta beauté. Que dire de la beauté ? Elle s'impose, capture, rayonne – inexplicable à jamais. Te voir, te revoir, sortilège : plus rien n'existait à part toi. Temps inoubliable qui s'épuise d'attentes en retrouvailles. J'étais devant toi comme le bois jeté au feu, comme un enfant dont le cœur bat ou s'éteint selon les caprices de sa mère. Moi si âgé déjà, toi si jeune, et voici que je m'alarmais de tes silences et m'enchantais du moindre de tes sourires. Terrible dépendance de la passion, exultation suprême. Avoir connu cela, n'avoir vécu que pour cela ! Qui étais-tu ? Tout et personne – le souffle venu d'on ne sait où qui embrase les cendres.

C'était au début : le tremblement et l'ivresse, la terreur et la brûlure. Que savais-je de toi hormis le rayonnement de ton corps, le goût de tes lèvres ? Parlais-tu ? J'ai tout oublié. Il me semble que le silence crépitait entre nous. Je voyais se nacer ta peau d'une émotion subite ; je cherchais ta main que tu m'abandonnais comme à regret. Nous ne cherchions pas la même chose, encore qu'aujourd'hui j'en sois moins sûr. Tu méprisais la violence du désir charnel, déçu depuis longtemps de n'être convoité que pour ta beauté. J'étais d'une autre trempe, incapable à l'époque de résister à l'attraction d'un rêve qui surgissait brusquement sous mes yeux. Tu étais rassasié jusqu'à l'écœurement de ce qui m'affamait. Je comprends aujourd'hui combien mes empressements ont dû te décevoir. Tu cherchais réconfort et sécurité après une enfance, une jeunesse douloureuse, et je ne savais t'offrir que cette impatience de prédateur. Nous aurions pu, déçus l'un de l'autre, mettre très tôt un terme à cette relation qui n'en était pas encore une. Mais j'ai tenu et tu as su supporter mes indécidables. Savions-nous déjà que nous serions amenés à construire autre chose, de plus profond, de très différent, de durable ? Qui es-tu aujourd'hui ? Le temps est passé, le langage des corps a tôt fait de laisser la place à un autre dialogue, exigeant, respectueux. Tu rayannes d'une beauté

plus secrète, celle qui attendait pour se révéler que tombe le chatolement des apparences, celle qui se désolait depuis toujours de ne pas être reconnue. Je vis de toi, comme au premier instant, mais ce n'est plus dans la même urgence, avec la même fébrilité. Le monde a retrouvé, grâce à toi, son épaisseur, sa vérité. Il survit à tes absences, rend possibles nos divergences, nos occupations qui ne sont pas les mêmes, l'épanouissement de nos besoins de créer en des domaines artistiques différents. J'ai guéri de la folie passionnelle et... tu m'es devenu encore plus essentiel ! Ta présence habite de bout en bout mon monde. Tu es comme l'air et l'eau que l'on respire, sans même savoir qu'ils sont là. Si tu t'éloignes trop loin, trop longtemps, je me rends compte soudain que la vie se retire et je m'inquiète de cette marée qui semble hésiter à revenir. Insidieusement, tout devient vide et gris. Qui es-tu ? Je ne ferai pas appel à la psychanalyse. Rien ne m'est occulté de ce qui se rejoue à travers toi. Il faut savoir accepter et reconnaître l'enfant fragile et dépendant qui demeure vivant en nous. J'ai projeté sur toi toutes mes attentes inassouvies et j'ai trouvé en toi une non-réponse à ces demandes avec la possibilité de vivre seul à tes côtés. Seuls, nous le sommes dès la naissance, l'amour vrai n'est que partage d'errances, étayage de fragilités. Qui es-tu ? J'ose croire : celui qu'un Dieu-Amour m'a envoyé, au moment le plus sombre de ma vie, pour me rendre l'espérance. Si tu pouvais penser de même, nous n'aurions pas échoué.

Journées où la lumière impuissante s'efface devant les assauts de colère qui me submergent. Venus de quelle profondeur, ces flots ravageurs ? Ondreville baigne dans un grand calme ; un printemps prématuré s'est emparé du jardin en jachère, quelques cris d'oiseaux éveillent les arbres baignés de lumière. Tout cela en vain, impuissant à calmer cette vague de ressentiment qui m'emporte. Je suis comme un poisson aveugle rejeté par les

flots. Sentiment explosif d'une division interne, d'un mensonge qui se lézarde. C'est une gifle jaillie de l'invisible, un invisible sans grandeur, avouant son imposture. L'horreur étalée d'une immense imposture qui emporte tout sur son passage. Tout cela survient après un cauchemar gluant de haine, où la violence qui m'habite m'a sauté au visage. Vision effrayante de mes mains acharnées à détruire un visage très aimé, mort depuis longtemps, rendu l'espace d'une nuit à ma haine refoulée. Savoir et révélation détestables, désespoir d'appartenir à un monde pervers dans ses racines. Pauvre V., tant aimé, devenu victime impuissante sous mes mains d'assassin ! Le savoir du psychanalyste peut raisonner l'effroi, mais ne peut effacer le crime du Caïn qui nous habite et nous poursuit.

Nous sommes habités par ce déni du mal que nous engloutissons sous nos protestations d'amour : la boue sous la neige. Nos « belles âmes » se contorsionnent en vain pour donner le change ! Les images de l'inconscient se comportent comme un bulldozer qui écrase tout sur son passage. Adieu poèmes et promesses de l'art ! Ne subsistent que les cris de torture d'un camp d'extermination. En nous, toujours prête à se dévoiler, cette débâcle de l'être et la primauté de l'Enfer.

En revenir au visible, même s'il n'est qu'illusion revêtue de splendeur. De ma fenêtre, le frémissement dans la brise des longs chatons jaunes du noisetier, suspendus comme des grappes au bout des branches –, tel un grand lustre doré chargé de fragiles pendeloques qui flottent dans l'azur. Sentiment de gratitude, malgré l'horreur de cette nuit qui a du mal à se dissiper.

Plus tard : promenade à travers les champs labourés. Plaisir de retrouver ces invariants qui font depuis longtemps partie de ma vie. Sur les plaines couvertes de pesticides, le grand silence du ciel immense sans nuages. Rien ne s'émeut, rien ne bouge sur ces mornes étendues, cernées de quelques rares

TABLE

Janvier	9
Février	11
Mars	23
Avril	30
Mai	39
Juin	40
Juillet	49
Août	61
Septembre	86
Octobre	107
Novembre	130
Décembre	151

NOTE

Quelques passages de ce livre, intitulés pour l'occasion *Dans la forêt des jours*, ont paru en mars 2020 sur le site *Poezibao*. L'auteur tient à exprimer toute sa gratitude à Florence Trocmé, animatrice de cette belle revue en ligne.

reproduction interdite

DÉJÀ PARUS AUX ÉDITIONS DE LA COOPÉRATIVE

SARAH BERNHARDT

L'Art du théâtre

*

GÉRARD BOCHOLIER

Tisons (poèmes)

J'appelle depuis l'enfance (poèmes)

*

JEAN CHALON

Dames de cœur et d'ailleurs

*

NATALIE CLIFFORD BARNEY

Eparpillements

*

CARLO COLLODI

Histoires allègres

*

CAROLINE COMMANVILLE

Souvenirs sur Flaubert

*

Contes populaires slaves

traduction de Louis Léger

*

BÉATRICE DOUVRE

Journal de Belfort

*

CHARLES DULLIN

Souvenirs d'un acteur

*

MARIE VON EBNER-ESCHENBACH

Tout un livre – toute une vie

*

HENRI FRANCK

La Danse devant l'Arche

*

MIREILLE GANSEL
Une petite fenêtre d'or
Comme une lettre (poèmes)
Maison d'âme
La Voix du fleuve
Le Temps des arbres

*

GERMONT
Sonnets
Ballades
Stances
Maximes
La Part de fragilité (roman)
Plages non loin de Nantes (roman)
La Maison au point de l'aube (roman)
L'Epistolier d'autrefois (roman)
Les Années de larmes
(poèmes des années 2019 et 2020)

*

ALBRECHT HAUSHOFER
Sonnets de la prison de Moabit

*

D.-E. INGHELBRECHT
Mouvement contraire
(*Souvenirs d'un musicien*)

*

HERMANN HESSE
La Foi telle que je l'entends
Lettres à de jeunes lecteurs

*

HUGO VON HOFMANNSTHAL
Le Livre des amis
Paysages de l'âme

*

JEAN INGELow
La Fée Mopsa (conte)

*

ALAIN LÉVÊQUE
L'espoir musicien (poèmes)

*

Mam'zelle Gnafron
(pièces du Guignol lyonnais)

*

JEAN-YVES MASSON
La Fée aux larmes (conte)

*

EDUARD MÖRIKE
Le Lutin de Stuttgart (conte)

*

ANNA DE NOAILLES
Exactitudes

*

JACQUES ROBINET
Un si grand silence (récit)
La Monnaie des jours

*

LEONARDO SINISGALLI
Au pas inégal des jours

*

PIA DE TRECIOR
L'âme échappée (roman)

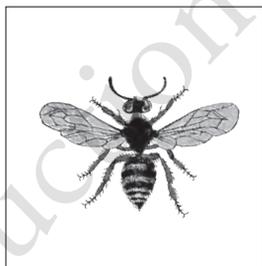
*

PAUL VALÉRY
Lettres à Nèère (1928-1935)
Sur Nietzsche

*

WILLIAM BUTLER YEATS
Lettres sur la poésie

Achévé d'imprimer
le 20 novembre 2021
sur les presses de l'imprimerie Pulsio
pour le compte des
Editions de la Coopérative



Dépôt légal : décembre 2021
ISBN : 979-10-95066-44-6